

temps Habités

Anne-Claire Gandor
Maryem Sadek

temps Habités

« *Quand donc prendre le temps de vivre ?* »
Oblomov, Ivan Gontcharov

Table des matières

I) Introduction	7
II) Troubles dans la maison	9
Qu'est-ce que l'Habiter ?	9
La crise de l'Habiter	11
III) Les enjeux du temps pour soi	15
Le principe de résonance	15
Expérience et souvenir	18
IV) Problématique	21
V) Méthodologie	24

I) Introduction

« Tout passe hyper vite. J'ai l'impression que tout passe hyper vite. C'est dur à évaluer ou à quantifier, mais c'est l'impression que j'ai lorsque je regarde les semaines qui sont passées, je me dis toujours : on est déjà samedi, on est déjà dimanche. »

« Maintenant, à la retraite, je peux qualifier [mon rythme de vie] de plus lent que pendant la période active. Je me rends compte qu'il n'y a plus d'urgence dans ce que je suis en train de faire. [...] C'était une forme de réflexe : je dois faire vite. »

Réflexions relevées lors d'entretiens réalisés entre septembre et décembre 2019

Ce qui a inspiré et motivé le sujet de cette étude étaient des réflexions de nos amis, de membres de nos familles, ou même de personnalités publiques qui, à travers les médias pour ces dernières, disaient « ne pas arrêter de la journée », se vantaient d'avoir un « emploi du temps de ministre » comme si ne pas avoir de temps pour soi était quelque chose de valorisant socialement tandis que d'autres se plaignaient encore plus largement de « manquer de temps ». En plus de ne pas avoir de temps, il semble qu'ils aient un mode de vie peu casanier. La chanteuse Clara Luciani, interrogée dans le podcast « La Poudre », évoque son histoire et sa vie d'artiste : elle raconte qu'elle n'a pas vraiment de « chez elle » et qu'au final le lieu dans lequel elle se sent le mieux est sa cabine dans le bus de tournée. Cette déclaration est un des nombreux exemples qui dévoilent que de plus en plus de personnes n'habitent pas leur domicile de nos jours et que cela est un phénomène assez universel, ou qu'en tout cas il ne semble pas lié à une question de réussite sociale.

Ces impressions sont partagées par un nombre de personnes tel qu'elles ne peuvent pas être uniquement liées à leur personnalité mais semblent être le fruit d'une pression temporelle et spatiale exercée sur chaque individu. La lecture de l'essai « Aliénation et accélération » du sociologue et philosophe Hartmut Rosa a confirmé nos intuitions : les sujets modernes sont soumis à un régime-temps difficile à discerner et

à critiquer, qui impose de nos jours une forte accélération rythmique.¹ L'espace, ou en tout cas sa perception, est lui aussi touché par ce système d'accélération temporelle totalitaire et en particulier par l'accélération technologique. À travers l'amélioration des outils numériques, tels que les ordinateurs, les activités ne sont plus localisées dans des espaces spécifiques, mais peuvent maintenant être exécutées à distance. On peut par exemple gérer ses comptes bancaires, réserver ses vacances, faire des achats, jouer, assister à des conférences, visionner des films, mais aussi travailler depuis son domicile grâce aux ordinateurs. Ces avancées techniques ont permis au « home-office » - littéralement le bureau à la maison - de naître et rien n'empêche alors le sujet actif de travailler depuis sa chambre et même depuis son lit. Mais si les lieux traditionnellement dédiés au repos peuvent devenir des lieux de travail, quels sont donc les lieux du temps pour soi ?

C'est dans ce questionnement que se trouve la genèse de notre travail. Nous cherchons à trouver des stratégies individuelles de temps pour soi et nous enquêtons sur leur lien avec l'architecture. Pour ce faire, nous investiguerons dans un premier temps la notion de l'Habiter et nous montrerons le lien entre habiter et temps pour soi. Puis, afin de recueillir des stratégies individuelles de temps personnel, nous élaborerons une méthode de recherche par entretien qui visera à présenter au lecteur une collection non-exhaustive de modes d'appropriation du temps et de l'espace.

1 Rosa, Aliénation et accélération.

II) Troubles dans la maison

« *La véritable crise de l'habitation réside en ce que les mortels en sont toujours à chercher l'être de l'habitation et qu'il leur faut d'abord apprendre à habiter.*² »

Alors qu'elle date de 1951, cette citation trouve encore tout son sens aujourd'hui : nous constatons qu'une des problématiques majeures de l'habitat contemporain réside toujours – ou à nouveau – dans la difficulté d'habiter. À travers cette première partie, nous tâcherons d'expliquer ce qu'est l'Habiter et de montrer les raisons pour lesquelles les sujets contemporains peinent à le faire.

Qu'est-ce que l'Habiter ?

Pour définir l'Habiter, nous nous basons sur les définitions de trois auteurs : celle du philosophe Martin Heidegger, de l'autrice et essayiste Mona Chollet et du sociologue Marc Breviglieri.

D'après Martin Heidegger, habiter, c'est « être sur la terre comme un mortel », c'est-à-dire séjourner parmi les choses, qui elles-mêmes croissent et que l'on édifie. Ces choses que l'on édifie forment des lieux qui donnent une demeure à notre séjour, mais qui ne sont pas pour autant uniquement du domaine du logement. Ce sont des espaces qui ménagent notre séjour, qui nous font place : *que* l'on habite et non pas *où* l'on habite. De ce fait, l'Habiter passe par le Bâtir, mais pas uniquement au sens de la construction : c'est aussi et surtout au sens de la domestication de ces lieux ou de ces places, au travers d'actes *habituels*.

Cette notion d'actes habituels se lie à ce que Mona Chollet appelle « le rituel ». C'est, selon elle, la répétition régulière d'actions effectuées avec volupté qui nous enracine dans notre quotidien et fait apparaître les temps constitutifs d'une « vie bonne ».³ Ainsi, habiter en pleine conscience est lié au fait d'effectuer des actions pour son ménage sans

2 Heidegger, Bâtir, habiter, penser, 193.

3 Chollet, Chez soi : une odyssée de l'espace domestique.

aliénation et de se dissocier de la rhétorique du devoir, qui est souvent ce par quoi nous justifions nos actions, lorsque l'on dit par exemple que l'on « doit » absolument laver ceci ou ranger cela alors que rien ni personne ne nous y oblige. Cette pleine conscience est aussi reliée au fait de profiter pleinement des tâches qui sont nécessaires et que l'on effectue alors volontairement. Il peut s'agir, par exemple, de ranger sa bibliothèque, mais de le faire avec enthousiasme, parce que l'on a envie de le faire et en se réjouissant d'avance d'avoir une pièce plus ordonnée. Pour Mona Chollet, l'Habiter est un phénomène lié aux casaniers, à la sédentarité et à l'aménagement.

Marc Breviglieri associe également le ménage à la familiarité, par la projection de l'identité d'un habitant dans un espace qu'il s'approprie. Il décrit la domestication des lieux comme venant de la main de celui qui habite, range ou nettoie un lieu. En touchant le monde, on se met déjà à l'ordonner et ce rangement est, somme toute, la recherche d'une aisance, c'est-à-dire d'un Habiter.⁴

« Il est analytiquement plus riche de placer l'habiter hors d'une articulation symbolique au monde : il ne peut être réduit ni au logement comme bâtiment empirique, ni à la maison comme paradigme du pouvoir familial, domestique ou féminin, ni à la propriété, au territoire délimité ou à la sphère privée. L'habiter doit d'abord être entendu dans sa dimension pragmatique : comme une manière de s'engager dans le monde et non pas de s'y situer. »⁵

Comme le souligne Marc Breviglieri, la notion d'Habiter ne se cantonne pas à une dimension spatiale, elle est établie par la relation entre une personne et son environnement, c'est-à-dire son degré de familiarité et de domestication entre lui et les choses et l'espace qui l'entourent. Cette relation aux multiples facettes se retrouve dans deux domaines distincts : d'une part, on peut trouver l'Habiter dans le foyer, l'espace intime et privé par excellence, mais pas seulement. En effet, le domicile peut ne pas être habitable et lorsqu'il l'est, il peut malgré ce fait être colonisé par le domaine

4 Breviglieri, « Penser l'habiter, estimer l'habitabilité. »

5 Ibid., 9.

public du travail ou du social. D'autre part, on peut retrouver l'Habiter dans la relation entre soi et les objets, les lieux ou les espaces collectifs et partagés que l'on domestique, que l'on s'approprie, de manière plus ou moins permanente. Il peut s'agir de la place dans le train que l'on occupe pendant un temps limité, que l'on a choisie selon des critères personnels de confort et sur laquelle on s'installe soi-même avec ses affaires. Cela peut aussi être le banc public depuis lequel on observe les passants, ou encore la maison d'un ami qui a une odeur toute particulière et dans laquelle on se sent bien. Ce sont les lieux qui nous donnent demeure, comme le disait Martin Heidegger, ceux dans lesquels on arrive à trouver des poches de temps pour soi. Ces deux domaines spatiaux – le logement et les lieux publics – sont d'égale importance dans la question de l'Habiter contemporain.

La crise de l'Habiter

Qu'il soit perçu comme un acte de domestication et d'appropriation spatiale, ou comme une individualisation du logement, habiter nécessite d'avoir à la fois du temps et de l'espace qui ne soit pas dédiés à des activités productives ou reproductives, mais à une forme de bien-vivre personnel, à des activités ou inactivités qui soient dédiées à soi. Ce temps et cet espace nécessaires s'articulent autour de trois notions.

En premier, il y a l'idée de l'espace *pour soi*, que nous définissons comme l'espace que l'on domestique à travers l'usage, dont on dispose par des biais d'occupation et d'utilisation de l'espace. Il s'agit aussi de l'espace de l'intimité dans lequel on trouve refuge, comme le définit Alain Mons : un territoire délimité par des pratiques corporelles précises.⁶ On pense en général à la chambre, mais ce sont plus généralement les espaces de la claustration, du repli.

Ensuite, il y a la notion d'espace à soi, que l'on peut voir sous l'angle de la propriété foncière et de la possession d'un lieu où loger, ce qui ouvre la question des inégalités face au logement, de la gentrification

6 Mons, « Où est l'intime ? » in Interfaces de l'intime.

de certains quartiers et de la ségrégation sociale et spatiale d'autres. Bien que cela soit une importante problématique des villes contemporaines, ce thème ne sera pas abordé dans cette étude. Dans notre cas, l'espace à soi est une notion qui reflète l'appropriation d'un espace ou d'un lieu qu'un sujet fait par le biais d'objets ou de souvenirs. Cela passe également par des expériences profondes au sens des « *Erfahrungen*⁷ » telles que les définit Walter Benjamin : il s'agit ici de l'appropriation émotionnelle de lieux.⁸

Finalement, l'Habiter nécessite du *temps* pour soi. Celui-ci est défini ici comme un temps où le sujet fait quelque chose, ou au contraire ne fait rien par seule envie et satisfaction personnelle et non pas au nom d'une future productivité. Il peut s'agir d'un moment de contemplation comme d'un temps de travail pour un projet qui nous tient à cœur, de cuisiner un bon plat avec plaisir tant que de le déguster. L'important n'est ici pas la nature de l'activité ou de la non-activité, mais l'alignement entre les désirs personnels et l'action. Ce temps pour soi désigne ainsi aussi le temps de paresse ou d'oisiveté, de rêverie : le temps de l'intime comme le définit Alain Mons en tant qu'expérience dans un milieu sans bords, zone où flotte l'être absent et présent.⁹ Un exemple parlant est celui de la divagation, lorsqu'en contemplant un espace extérieur à soi-même on a en réalité un regard introspectif : les limites du dehors et du dedans deviennent floues. Il faut faire attention à distinguer l'action pleinement voulue et l'action aliénante. Alors que jouer d'un instrument peut constituer plus d'effort pour un mélomane que de zapper devant la télévision, la pratique de la musique reste pour lui tout de même une activité plus alignée à ses volontés personnelles. Elle satisfait ses désirs à long-terme et s'inscrit plus dans la mémoire que le fait de regarder quelque chose qu'il n'aura pas vraiment choisi de regarder. Ce temps pour soi est une forme de résistance au régime-temps imposé par la modernité que dénonce Hartmut Rosa car il se soustrait aux pressions temporelles sociétales en venant d'un désir purement individuel.¹⁰

7 « Expériences » en français.

8 Benjamin, *Expérience et pauvreté*.

9 Mons, *op. cit.*

10 Rosa, *op. cit.*

Ce que l'on appellera désormais espace-temps pour soi est précisément une combinaison de ces trois notions. C'est une manière de domestiquer l'espace qui nous entoure, à travers des rituels et les souvenirs et de faire correspondre ses activités à ses désirs. Cet espace-temps pour soi constitue une des conditions fondamentales de l'Habiter. Or, le phénomène de l'accélération rythmique entraîne à la fois un manque de temps pour soi et un manque d'espace pour et à soi.

D'une part, la triple accélération – technologique, sociale et du rythme de vie – décrite par Hartmut Rosa met les sujets modernes dans une situation de famine temporelle où le temps semble être une denrée de plus en plus rare et donc de plus en plus précieuse. C'est paradoxal : au vu de l'accélération technique, on devrait avoir de plus en plus de temps libre car on prend moins d'unités de temps à effectuer une même action. Par exemple, grâce aux ordinateurs, écrire un mail prend beaucoup moins de temps qu'écrire une lettre. À l'inverse, l'accélération du rythme de vie signifie que l'on fait beaucoup plus d'activités en une unité de temps, c'est-à-dire plus de choses en une période temps égale. Du point de vue subjectif, on constate que la perception du temps a changé. Du point de vue objectif, la durée de chaque action a diminué : on mange plus vite, on dort moins et on communique moins. Hartmut Rosa démontre que l'on aurait seulement plus de temps libre grâce à l'accélération technique si on effectuait le même nombre d'actions, mais en réalité la nécessité de production dépasse la nécessité croissante de l'augmentation de l'efficacité : il faut produire de plus en plus.¹¹

D'autre part, l'espace *pour* soi est mis en péril par les avancées technologiques qui ont entraîné une dé-spatialisation des activités ainsi qu'une interpénétration des espaces du logement, du travail et du monde social. Les théoriciens de l'architecture Beatriz Colomina et Mark Wigley relèvent qu'à travers un simple téléphone, il est devenu possible de prendre des photos, regarder les nouvelles, lire et répondre à ses mails, prendre des notes, communiquer avec ses proches en tout lieu et en tout temps.¹²

11 Rosa, op. cit.

12 Colomina, Wigley, *are we human*, notes on archeology of design.

Ce phénomène de dé-spatialisation permet de faire entrer le travail et la vie sociale dans le chez-soi, mais il ne fait pas pour autant nécessairement entrer l'Habiter dans l'espace de travail ou l'espace public. L'espace pour soi se retrouve ainsi amputé sans être compensé par ailleurs. Les auteurs soulignent également qu'en apportant le travail à la maison, chaque action devient productive : même le sommeil doit servir au nom d'une meilleure efficacité future. La chambre, qui était traditionnellement vue comme l'espace du repos et de l'intime par excellence, est aujourd'hui un lieu de vie où l'on travaille, où l'on reçoit même parfois, comme dans les petits studios où la chambre et la pièce à vivre ne forment souvent qu'un seul espace. Il est même de plus en plus fréquent de travailler depuis son lit, puisque les activités professionnelles ne nécessitent souvent plus d'être présent sur son lieu de travail, ni même d'être assis derrière un bureau : on peut répondre à ses mails depuis son téléphone.

La notion d'espace à soi se voit elle aussi mise en danger. Nous avons défini le rapport à ces espaces comme la relation émotionnelle que l'on entretient avec ceux-ci, créée par l'expérience et le souvenir. Il peut s'agir de la maison d'enfance tant que du chemin quotidien entre celle-ci et l'école fréquentée à l'époque. Ces espaces sont menacés par l'accélération sociale qui, en augmentant les mobilités, engendre un désengagement par rapport au monde physique et matériel. Lorsque l'on déménage de manière répétée, on repère les nouveaux lieux de nécessité, par exemple les magasins ou la poste, mais les lieux entre le nouveau logement et ceux-là deviennent des « non-lieux » qui n'évoquent aucun souvenir, ils sont silencieux. Le domicile, quant à lui, nécessite un temps incompressible pour entrer dans la mémoire et être habité, ce qu'une hyper-mobilité met en crise.

III) Les enjeux du temps pour soi

Si l'on veut vivre une vie sans aliénation, comme le développe Hartmut Rosa, on doit être disposé à entrer en résonance avec le monde social et le monde physique. Cette notion de résonance peut être définie comme une approche réactive au monde qui nous entoure, c'est-à-dire créer une relation émotionnelle avec les objets et les espaces pour qu'ils deviennent familiers et interagir avec les autres sujets afin qu'ils deviennent des pairs.¹³ La condition nécessaire à cette familiarisation est le temps pour soi : il faut pouvoir prendre le temps de créer un lien avec les autres pour qu'ils soient nos proches, il faut dépasser la simple relation d'usage avec les objets pour qu'ils nous soient familiers. On peut créer une relation avec ces derniers en les réparant ou en les personnalisant, ce qui demande un investissement émotionnel et temporel. C'est en entrant en résonance avec le monde qui nous entoure que nous pouvons atteindre un Habiter profond.

Le principe de résonance

L'entrée en résonance d'une personne avec son entourage se fait à trois niveaux distincts : il y a premièrement la relation de soi à soi, puis le rapport avec ses pairs et finalement la relation avec son environnement.

Afin d'entrer en résonance avec soi-même, il est nécessaire de construire son identité personnelle de façon individuelle. En effet, comme l'anthropologue Yuval Noah Harari le décrit, notre société occidentale contemporaine est individualiste¹⁴ : la construction de la personnalité s'y fait de façon autonome et singulière, non pas en fonction d'un rapport aux autres ou d'une position sociale. Il le démontre à travers l'évolution de l'espace de la chambre : de nos jours et ce depuis le 20^{ème} siècle, chaque enfant a droit à sa chambre propre, dans laquelle il peut projeter son identité naissante et ses goûts à travers des posters, des livres ; en revanche au Moyen-Âge, on dormait dans une salle commune où l'on pouvait être

13 Rosa, op. cit.

14 Harari, Sapiens.

à tout moment observé, on se construisait donc par rapport aux autres. Au-delà de la construction d'une identité personnelle, c'est aussi la constitution de la morale de chacun qui se fait dans la solitude, grâce au dialogue intérieur de soi à soi qu'elle permet. Dans ses écrits, Hannah Arendt développe l'idée que c'est à travers ces pensées que se construit la moralité de chacun :

« Et la pensée, au contraire de la contemplation avec laquelle on ne la confond que trop fréquemment, est bien sûr une activité, et surtout une activité qui produit certains résultats moraux, à savoir que celui qui pense se constitue en quelqu'un, en une personne ou en une personnalité. ¹⁵ »

La résonance avec le monde social passe elle aussi par un temps solitaire : c'est en se retirant du monde social que l'on peut entrer ensuite en relation avec lui. En effet, pour pouvoir socialiser avec autrui et qu'il devienne un proche, il faut pouvoir s'être construit individuellement. Le sociologue Marc Breviglieri soutient également la nécessité d'un isolement pour la socialisation : selon lui, chaque individu a besoin d'avoir la possibilité du repli ainsi que du maintien de soi afin de pouvoir affronter l'espace public.¹⁶ Roland Barthes pose aussi la question de la distance de soi par rapport aux autres comme condition pour la relation au monde social :

« À quelle distance dois-je me tenir des autres pour construire avec eux une sociabilité sans aliénation, une solitude sans exil ? ¹⁷ »

Enfin, le phénomène de résonance avec le monde physique passe par le rapport de soi avec le monde physique dans lequel nous séjournons. Il s'agit là de notre relation aux objets, aux lieux et aux espaces qui nous entourent. Il est nécessaire de disposer de temps et d'espace pour créer des liens avec certains d'entre eux. Alors, ces objets et ces lieux deviennent le siège de notre mémoire et de nos attaches émotionnelles, ils nous permettent ensuite de s'enraciner dans le monde.

15 Arendt, Responsabilité et jugement, 92.

16 Breviglieri, op. cit.

17 Barthes, Comment vivre ensemble ?

Ce qui ressort de ces trois manières d'entrer en résonance avec le monde, c'est leur dimension libérale : elles se font généralement dans une solitude voulue ou lors d'interactions choisies. La construction de l'individualité se fait seul, dans la chambre d'enfant et d'adolescent, le jugement moral de chaque personne sur lui-même se fait à travers la pensée, qui est le dialogue intérieur qui caractérise la solitude et il faut s'extraire du monde social avant de pouvoir créer une relation avec les autres. Même pour créer un rapport familier avec un objet, il est nécessaire de dépasser son utilisation – par exemple en prenant le temps de le personnaliser soi-même – ce qui ne peut pas être imposé. Il semble qu'entrer en résonance avec le monde signifie choisir et construire librement sa relation avec celui-ci.

Ces moments libres peuvent exister sous plusieurs formes, dont la plus connue est celle des loisirs. Toutefois, nous nous concentrons dans cette étude sur la recherche de temps pour soi dans le quotidien, dans la vie de tous les jours : ceci exclut donc les vacances et le week-end. En effet, si les vacances et les loisirs sont des temps fondamentaux pour notre équilibre et notre bien-être, la manière dont ils sont vécus de nos jours est assez symptomatique du déséquilibre induit par nos rythmes de vie. Épuisés par le rythme de travail intense, nous vivons les vacances comme une soupe de relâchement du stress, de la fatigue et de l'anxiété accumulés au quotidien. L'avidité de repos et le sentiment de dû que nous ressentons encourage à la consommation d'une « formule détente » sans nécessité de réflexion sur le contenu de ce relâchement : on consomme ainsi du tourisme de masse. De ce fait, les vacances telles qu'elles sont vécues sont un symptôme d'une famine temporelle quotidienne. Il est assez révélateur de voir que durant la semaine, notre plus grande hâte est d'arriver au week-end. On souhaiterait que cinq septièmes de notre vie passent au plus vite, pour profiter seulement des deux derniers jours. L'expression anglaise courante « Thank God it's Friday !¹⁸ » est très révélatrice de ce ressenti largement partagé, tout comme son pendant français « Aller comme un lundi » qui dévoile un quotidien peu réjouissant après le temps libre du week-end.

18 Peut être traduite par « C'est enfin vendredi ! »

C'est en considérant cela que nous avons choisi de nous intéresser à la problématique du temps pour soi dans la semaine, afin de trouver des stratégies qui permettraient un quotidien plus serein et plus sain, contenant des parenthèses de répit plus régulières. Pour identifier ces stratégies, il convient de regarder d'un peu plus près les différents modes de perception du temps, liées à la manière d'appréhender les activités auxquelles on le consacre et au type d'attention que celles-ci requièrent.

Expérience et souvenir

Dans son essai, Hartmut Rosa identifie trois différentes combinaisons de ressenti du temps de l'expérience et du souvenir qui caractérisent chaque action.¹⁹

La première forme de perception du temps est le temps *bref-long*, qui est généralement celui des vacances ou des loisirs. Objectivement, il est vécu sur un temps assez court, mais les activités qui le constituent sont vécues en pleine conscience. La conséquence de cela est que la perception instantanée de ce moment – le temps de l'expérience d'après Rosa – est plus courte que la réalité, alors qu'après coup – dans le temps du souvenir – il semble avoir duré beaucoup plus longtemps. Les souvenirs qui y sont liés restent vifs et nombreux dans notre mémoire.

La deuxième forme est le temps *long-bref* qui est communément celui de la routine, de la tâche dans laquelle on s'épanouit peu. C'est par exemple une tâche répétitive au travail qui demande peu de réflexion, les tâches ménagères que l'on traîne à faire, ou bien encore le temps de l'attente lorsqu'elle est subie. La durée de temps est en réalité toujours la même que dans le premier cas, mais sur le moment la répétitivité d'une tâche aliénante rend sa perception interminable. Pourtant, avec du recul, il est difficile d'en percevoir toute la durée et le temps semble compressé en un douloureux instant.

19 Rosa, op. cit.

Le troisième et dernier temps qu'évoque Rosa est le temps *bref-bref*, celui du niveau le plus faible de l'attention. Il s'agit en général d'activités avec lesquelles on ne se relie pas, qui sont ainsi décontextualisées et désensibilisées car elles n'ont pas de rapport avec notre corps. L'exemple le plus parlant est le zapping : un moment où l'on regarde quelque chose que l'on n'a pas véritablement choisi de regarder, qui est suffisamment divertissant pour que le temps semble passer rapidement, mais dont on ne retiendra pas grand-chose non plus. Ici le temps réel peut être beaucoup plus long, mais la variété d'activités et de stimulations superficielles et désensibilisées le raccourcira du point de vue de la perception instantanée. Parallèlement, le faible niveau d'attention portée aux expériences vécues réduira le souvenir de ce temps-là à peu de choses. Rosa déplore l'augmentation du temps bref-bref qui serait causée, selon lui, par l'accélération sociale. Il écrit :

« Ainsi, comme Benjamin l'avait prédit, nous devenons de plus en plus riches d'épisodes d'expériences, mais de plus en plus pauvres en expériences vécues (Erfahrungen). Il en résulte que le temps semble "se consumer par les deux bouts" : il passe vite, et il disparaît de la mémoire.²⁰ »

Nous constatons alors que le temps pour soi est associé à un temps de souvenir long, tandis que le souvenir bref d'un évènement est forcément lié à un moment subi, qui laisse une trace négative – ou aucune trace – dans la mémoire. En revanche, l'expérience soit vécue comme longue ou courte n'indique pas s'il s'agissait d'un bon ou mauvais moment. En effet, si un temps vécu sur le moment comme bref évoque plutôt un moment de loisir, il peut être autant être vécu pleinement qu'être subi. En effet, il peut s'agir d'un moment de déplacement pour un voyage que l'on vit avec une anticipation joyeuse, ou bien d'une journée où l'on « n'a pas arrêté » et qui est seulement passée vite car elle était remplie par une multitude de choses à faire que l'on n'apprécie pas pour autant. De même, la longueur d'un moment peut venir tant d'une tâche répétitive et ennuyeuse que d'un temps d'oisiveté, de lenteur choisie.

20 Rosa, op. cit., 132.

L'espace-temps pour soi est caractérisé par un alignement entre les actions et les envies, où l'activité n'est pas subie mais choisie de manière consciente. Ces moments laissent une marque plus importante sur la mémoire : il s'agit du temps bref-long dont parle Hartmut Rosa. Un temps n'est toutefois pas évoqué par l'auteur : le temps long-long. Nous nous plaisons à l'imaginer comme un moment d'oisiveté, de lenteur, de dialogue intense de soi à soi, qui est vécu pleinement et qui laisse une trace dans nos souvenirs. Il ne reste alors qu'à partir à la recherche de ce temps et des conditions qui le permettent dans le quotidien.

IV) Problématique

Dans notre recherche sur l'Habiter au temps de l'accélération sociale, nous avons découvert les difficultés auxquelles les sujets modernes font face pour trouver du temps pour soi dans leur quotidien. Alors que la chambre – et le logement de manière plus générale – était traditionnellement le lieu de l'intime, il devient de plus en plus difficile de l'habiter lorsque les sphères professionnelles et sociales l'envahissent. L'Habiter étant une relation au monde, il n'est pas réductible au logement et il peut ainsi se situer hors du foyer : il serait donc possible de trouver des poches d'habitabilité dans l'espace public, dans les moments de l'attente ou même dans les transports en commun. C'est ce double questionnement que nous abordons désormais. Comment habite-t-on chez soi ? Comment et où habite-t-on hors du foyer ? Nous souhaitons comprendre tant le mode d'appropriation et de domestication du foyer que celui d'autres lieux habités.

Mais comment identifier cet Habiter ? L'approche que nous avons choisie est celle de l'analyse temporelle de rythmes de vie. Nous avons défini précédemment que ce qui caractérise le moment où l'on habite est la trace profonde qu'il laisse dans la mémoire. Afin de trouver ces moments marquants du quotidien, il convient de tourner son regard vers des rythmes de vie concrets et de relever les stratégies individuelles de temps pour soi qu'ils contiennent. À travers le relevé des modes et rythmes de vie de différentes personnes, nous ancrons ce travail dans la contemporanéité et espérons trouver des pistes concrètes pour trouver des poches de temps pour soi dans le quotidien d'aujourd'hui.

L'objectif second de cette recherche sur l'Habiter est son lien à l'architecture. Il semble que l'architecture ne regarde parfois pas cette problématique. La « Farnsworth House », conçue par l'architecte Mies van der Rohe constitue un des exemples les plus célèbres d'inhabitabilité. Il s'agit d'un pavillon vitré sur quatre côtés contenant une pièce unique. Au milieu de cet espace fluide se trouve une boîte renfermant la cuisine, la salle de bain, la garde-robe, la penderie et l'âtre. Le bâtiment, très connu,



House with One Wall, Christian Kerez, 2007.

© Walter Mair

est un emblème de l'architecture moderniste et fait aujourd'hui partie du Registre National des lieux historiques des États-Unis. Mais derrière cette notoriété se cache un défaut majeur : le pavillon ne permet pas à ses résidents d'y habiter. En effet, sa propriétaire déclarait dans une interview qu'elle y vivait constamment en état d'alerte, même le soir et qu'elle ne pouvait pas s'y détendre.²¹

On pourrait penser que les architectes contemporains auraient appris de cet échec quant à l'Habiter, mais bien des projets semblent montrer le contraire. La « House with One Wall ²² » de Christian Kerez en est un exemple édifiant. Le bâtiment est reconnu dans le milieu des architectes, autant pour son ingéniosité structurelle que pour sa fluidité spatiale. Les dalles des étages sont supportées par un mur unique constituant une ligne brisée, dont la géométrie varie d'un niveau à l'autre. La façade est ainsi libérée de toute nécessité structurelle et une enveloppe entièrement vitrée ceint l'édifice. Mais la maison, dont les représentations photographiques sont d'ailleurs vides et minimalistes, semble difficile à s'approprier et plus généralement à habiter : ses murs en béton brut n'invitent pas à être décorés d'affiches ou de tableaux – comment y planter un clou ? – et la transparence de son enveloppe expose en permanence l'habitant, qui ne peut même pas se réfugier derrière l'unique mur. Dans ces conditions, il semble très ardu de se replier, d'avoir un maintien de soi pour affronter les autres. Ce constat nous pousse à regarder la conception architecturale sous le prisme de l'Habiter. Au-delà du relevé des espaces liés aux différentes stratégies de temps pour soi, nous souhaitons identifier dans ces tactiques personnelles des pistes pour la réflexion et la conception architecturale. De quelles prises architecturales l'Habiter a-t-il besoin ?

21 Barry, « Report on the American Battle Between Good and Bad Modern Houses ».

22 « Maison à un seul mur », en français.

V) Méthodologie

En choisissant d'étudier la question de l'Habiter à travers des témoignages réels, nous souhaitons comprendre et illustrer les implications spatiales et architecturales de l'espace-temps pour soi par des modes de vie concrets. Ainsi, il est plus facile pour tout un chacun de s'identifier à ces fils de vie, que ce soit à cause d'un rythme de vie particulier ou d'un mode de conquête de son « chez-soi ». Toutefois cette analyse est faite avec pour objectif de ne pas être exhaustive, car l'expérience de l'espace-temps pour soi et la manière qu'a un sujet de se l'approprier est extrêmement individuelle. De ce point de vue, universaliser et catégoriser exhaustivement les expériences personnelles n'a pas de sens et il semble plus logique d'offrir des pistes de réflexion à partir de quelques exemples spécifiques.

Pour ce faire, nous travaillons sur la base de témoignages de personnes réelles, dans le but d'identifier dans leur quotidien et leurs semaines les temps pour soi et ses lieux. Afin de guider les réflexions des personnes interrogées vers cette notion, nous avons élaboré une trame de questions ouvertes ²³, dont une partie est fixe tandis qu'une autre est composée de quelques questions spécifiques à un mode de vie ou de travail. Nous avons délibérément évité de donner la définition de temps pour soi que nous avons posée précédemment, afin de relever et d'analyser la description que les personnes rencontrées en faisaient.

Nous avons contacté des dizaines de personnes ayant des manières d'habiter et de travailler divers et variés. Après un bref échange, au cours duquel nous avons expliqué le cadre dans lequel nous faisons ces entretiens ainsi que leur but, nous avons conduit dix-huit interviews, soit en personne dans un environnement neutre (qui ne soit ni leur domicile ou leur lieu de travail, ni le nôtre), soit par vidéo-conférence. Une des questions portant sur l'organisation d'une journée de la semaine, nous leur avons demandé de nous raconter précisément la journée de la veille de l'entretien. Celle-ci devait toujours être un jour de semaine afin de rester dans le quotidien.

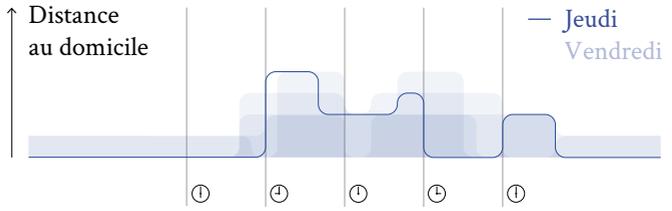
23 Voir livret annexe.

Nous avons retranscrit par la suite tous ces entretiens dans le but de les analyser temporellement d'abord et spatialement ensuite. Afin de rendre anonyme les témoignages recueillis et de regrouper les stratégies de temps pour soi, nous avons reconstruit cinq profils à partir des différents entretiens. Une fois les rythmes hebdomadaires de chaque personne interrogée relevés, cinq profils rythmiques différents sont apparus. Le premier est celui d'un travailleur à plein temps, dont la courbe rythmique entre domicile et lieu de travail se répète tous les jours de la semaine. Le second est un travailleur nomade, qui séjourne plusieurs jours loin de son domicile pour son travail. Le troisième est celui d'un travailleur qui, combinant plusieurs activités, a plusieurs profils de courbes rythmiques qui se répètent plusieurs fois par semaine de manière régulière. Le quatrième est celui de l'étudiant, dont le rythme peut changer chaque jour de la semaine et qui peut choisir son lieu de travail. Finalement, le dernier profil est un retraité dont le quotidien peut varier chaque jour, mais qui est bien souvent marqué par quelques temps d'engagement sociaux. En plus d'un rythme de vie et une mobilité caractéristique, chacun de ces profils reconstruits a un mode d'habiter différent, qui peut être par exemple une chambre en colocation, un logement de couple, une chambre chez ses parents ou encore une maison avec sa famille.

Nous avons reconstitué une journée pour chacun des cinq profils et l'avons construite sous la forme d'une frise temporelle. Celle-ci est marquée par différentes activités, qui se déroulent dans des espaces indiqués dans la frise. Nous avons reconstruit de façon graphique l'espace du « chez-soi » des sujets afin d'en comprendre ses spécificités et les caractéristiques des lieux qui donnent des « prises » pour l'Habiter. Une fois les moments de temps pour soi identifiés, nous avons fait une analyse de la relation en termes de propriété, d'usage et de familiarité que les sujets entretiennent avec ces lieux et activités qu'ils nous ont décrit lors de l'entretien.

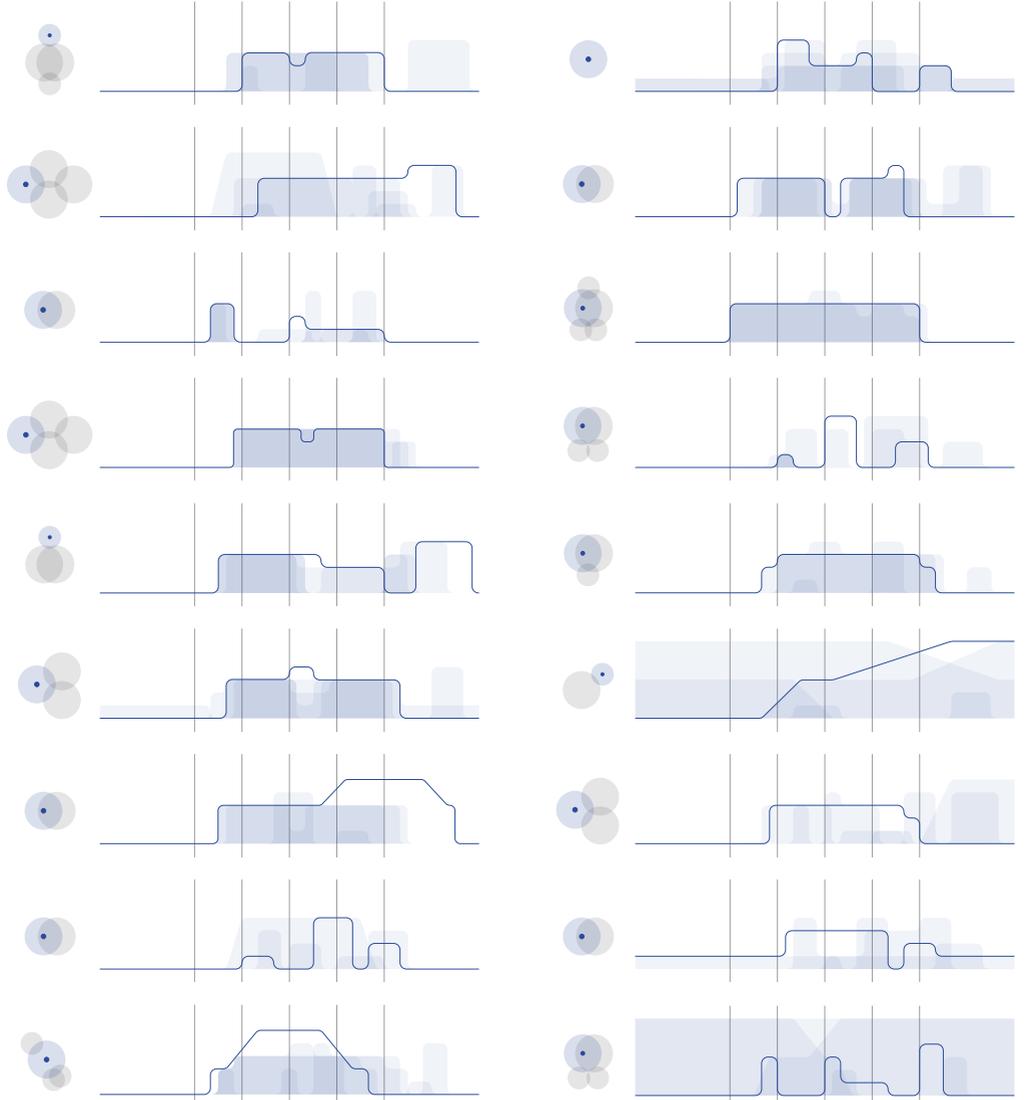
Nous nous appuyons sur l'analyse de Rosa et la différenciation des trois formes de perception du temps de l'expérience et du souvenir – les temps bref-long, long-bref et bref-bref – pour construire deux autres frises

-  Seul
-  Parent-enfant
-  Chambre partagée
-  Foyer partagé



Lundi
Mardi
Mercredi
— Jeudi
Vendredi

Profils rythmiques et sociaux des personnes interrogées



temporelles de cette même journée.²⁴ La première est celle du temps de l'expérience, le temps relatif tel qu'il est vécu par le sujet, par exemple une journée de travail interminable, ou un rituel vécu pleinement et tranquillement où le temps s'écoule lentement. Le ressenti d'un temps allongé peut donc être vécu comme quelque chose de négatif ou de positif. C'est dans cette première frise que nous explicitons le rapport d'appropriation entre le sujet et le lieu ou la place qu'il occupe. La seconde frise est celle du temps du souvenir, de la mémoire. Elle reflète l'impact du temps tel qu'il persiste dans la mémoire du sujet. Ce sont des moments qui marquent l'individu, que Rosa lie aux vacances mais que nous cherchons ici dans la vie de tous les jours. C'est dans celle-ci que seront résumés les modes et les méthodes de domestication et de familiarisation qui permettent au sujet d'en faire des moments de temps pour soi, des poches d'Habiter dans leur quotidien.

À travers ces constructions temporelles et spatiales, nous dévoilons des stratégies parfois intimes et personnelles pour s'approprier un quotidien qui mènent ensuite à des pistes architecturales et spatiales quant aux « prises » pour l'Habiter.

24 Rosa, op. cit.



2020, Maryem Sadek, Anne-Claire Gandor

Ce document est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution
(CC BY <https://creativecommons.org/licenses/by/4.0>).

Les contenus provenant de sources externes ne sont pas soumis à la licence CC BY et leur utilisation
nécessite l'autorisation de leurs auteurs.

